

et plaine. Il y a, depuis facile quarante ans, ces barres de gros béton. Plafonds bas, d'un étage à l'autre on se foule, sur ses épaules on cumule des masses ; et la pyramide des chairs paraît quelquefois lourde — et très pesante l'existence. Alors on a tracé quelques parterres, planté des arbres : des arbres pas d'ici, qui fleurissent bizarrement, donnent des fruits acides, et leurs noms : du latin. Ça compense vaille que vaille les boutiques mornes, les flashes ébréchés des pharmacies, la supérette. La cadence des bus participe de ce même artifice, avec le fond soyeux des montées de vitesses et le bruit des portes pneumatiques : pschitt de soda colossal, où boivent une cinquantaine de bouches.

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

Anaïs ou les Gravières





DU MÊME AUTEUR

- Brueghel en mes domaines*, poèmes, Le Vampire Actif, 2011
La Vieille au buisson de roses, roman, Le Vampire Actif, 2010
Litanies des bulles, poèmes, Soc et Foc, 2010
Le Tremblement : Haïti, 12 janvier 2010, récit, Arléa, 2010
Vers la Muette, roman, Arléa, 2010
Bouts d'air noir, azur sonneur, poèmes, *Triages* n° 21, Tarabuste, 2009
Jours d'été dans le Sud-Ouest, récit, Arléa, 2009
Dire migrateur, poèmes, Tarabuste, 2008
Miroirs des jardins tropicaux, poèmes, Encre vives, 2008
L'Homme hermétique, roman, Arléa, 2007
Corps de pierre, roman, Écriture, 2007
Deuil à Chailly, récit, Arléa, 2007
Jeanlou dans l'arbre, roman, L'Harmattan, 2005
Brèches, poèmes, Encre vives, 2005
Arrimages, poèmes, Tarabuste, 2005
Ulysse au seuil des îles, poèmes, Ibis rouge, 2004
Chronique des mues, récit, L'Harmattan, 2004
Strophiques, poèmes, Encre vives, 2004

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

© Les Éditions du Sonneur, 2012
ISBN : 978-2-916136-45-5
Dépôt légal : avril 2012
Conception graphique : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

Anaïs

ou les Gravières



*À Marc Villemain
en marque de sincère hommage
à l'éditeur,
au critique,
à l'écrivain.*

Toute œuvre d'art digne de ce nom parle de la genèse de sa propre création. Il n'est pas de forme artistique, peut-on soutenir, qui vienne du néant. Elle vient après. Toujours.

GEORGE STEINER, *Grammaire de la création*

— | —

LES SABLÈRES

*... travail aussi dans les gravières d'écritures
dans des éboulements de lignes
dans des déplacements de masses par le jeu
des lumières et des ombres du sentiment
morne travail
recherche
trouver le mot sentir vivre et battre le mot
comme l'artère sous le doigt*

C.F. RAMUZ, *Journal*, 1^{er} mars 1921

Des barres d'HLM ponctuent ce large bout de plaine. La géographie locale est comme de la parole qui décroît en force et en signification : les phrases se développent du cœur de la ville, haut juché, bourgeois, vers les berges du Clain ; puis ça remonte, sec et prolétaire, affaibli, vers des coteaux, avant de s'éluder, tout à voix mal audibles, fluettes, vers le pourtour, qui est de plat pierreux.

C'est à Poitiers, et ça pourrait bien être ailleurs, avec un autre nom, quelque part en province, un autre cours d'eau, mais la même histoire, les mêmes colline et plaine.

Il y a, depuis facile quarante ans, ces barres de gros béton. Plafonds bas, d'un étage à l'autre on se foule, sur ses épaules on cumule des masses ; et la pyramide des chairs paraît quelquefois lourde – et très pesante l'existence.

Alors on a tracé quelques parterres, planté des arbres : des arbres pas d'ici, qui fleurissent bizarrement, donnent des fruits acides, et leurs noms : du latin. Ça compense vaille que vaille les boutiques mornes, les flashes ébréchés des pharmacies, la supérette. La cadence des bus participe de ce même artifice, avec le fond soyeux des montées de vitesses et le bruit des portes pneumatiques : *pschitt* de soda colossal, où boivent une cinquantaine de bouches.

Quand, en voiture, on aborde la ville, qu'il faut y pénétrer, on taille son chemin dans cette embrouille de ferraille et de mortier, on avance avec lenteur, au rythme des feux rouges.

On traverse, on a pitié des arbres ; et pendant les temps morts, on observe les passants.

Elle va au lycée, qui porte un prénom et un nom de duchesse. Elle marche un peu traînante, habillée de la

manière qu'on s'habille à son âge, dix-sept ou dix-huit ans. La musique prend son cœur avec des mains bredouillantes de métal, droite et gauche, plastique, elle mâche au même rythme son chewing-gum.

Tôt le matin, c'est dans la ZUP une cadence de jeunes, et ça reprend le soir.

Elle : son prénom banal, Anaïs ; et autour d'elle, d'autres prénoms fades, Benjamin, Michaël, Cédric. Avec du coton vieilli, râpé sur les cuisses, scarifié aux genoux ; le moule ou le vague, comme si la peau collait ou muait à replis. Visages, épis, l'arc-en-ciel éparpillé dans les cheveux. Ça murmure des bouts de mélodie, lèvres qui remuent. On marche avec ça dans les bras, les poumons, dans la gorge et dans le cou. Les paroles s'esquissent de l'épaule et du menton.

Lent écoulement des autos. Rues fleuves, écluses. Et les regards, dans les habitacles, unidirectionnels. Droite et gauche, quand ça se croise, des lignes tracées. Toute une géométrie pointue de regards, des angles aux carrefours, rien de tendre.

Elle va au lycée.

Il y a des jonctions. Ça et là, on se retrouve, des grappes. Alors, s'il faut entendre, on enlève un écouteur : le monde pépie, de pleines nichées de mots.

Le lycée à prénom et à nom de duchesse. Aujourd'hui, personne ne porterait un tel prénom. C'est idiot, c'est

vieux. Même si ça sonne bien, les syllabes, *lalala lalala*, l'inconscient tempo sonore, c'est idiot, c'est vieux.

Les bâtiments se répartissent autour de cubes à étages, ça fait HLM parmi les HLM. C'est drôle, ce mimétisme : un peu comme l'insecte se fond dans le feuillage en imitant de tout son corps la feuille ou la brindille. Devant, cour asphaltée, avec buts de handball ; sertis à des murs, des paniers de basket. Et des marques peintes, sur le sol, délimitant des carrés, des rectangles, demi-cercles. Des tags débordent un peu partout la norme, le mètre étalon. C'est désert, de nuit, comme les parkings de supermarchés. Mais pendant la journée, ça mouline – et là l'image des roues à aube qui naguère encore tritureraient les biefs : sauf que la rivière, là, c'est toute une vie adolescente.

La voyant, il aurait dit, le poète au vers boiteux, le Francis du Béarn, quelque chose comme :

*Elle va à la pension du Sacré-Cœur
C'est une belle fille qui est blanche*

et décliné de ces identités qu'il affectionne :

*Clara d'Ellébeuse, Éléonore Derval,
Victoire d'Étremont, Laure de la Vallée,
Lia Fauchereuse, Blanche de Percival,
Rose de Liméreuil et Sylvie Laboulaye*

et ça aurait donné quelque chose de doux et d'à la fois très mièvre, sans tumulte ni tapage, une fin XIX^e siècle à

escarpolettes et dessous de dentelles. Mais le chromo aurait menti, gardant sous le boisseau la vie trouble, houleuse de désirs : car, à l'évocation, par les fermiers, du bouc en rut ou de la vache saillie, parfois l'œil se fait moins pur, les joues brûlent, le sang cogne aux carotides.

Là, c'est autre chose et c'est pareil,

Elle va au lycée,

Anaïs,

et c'est un prénom d'aujourd'hui, parfum si on le double, et qui titube à d'autres odeurs, fait sa romance, quand le garçon s'activant dans l'été, rentrant du stade, a transpiré tout le travail de son corps, quand il exhale sa force – et ça sent toujours un peu la mort, le jeune homme en sueur, dans la foison de ses organes.

J'aurais dû, d'emblée, dire quelque chose de moi.

Dans les vieilles pièces, les tragédies grecques, même dans les opérettes, d'entrée de jeu, le personnage est là qui se présente, qui dit « je suis », qui démêle le pourquoi et le comment de sa présence sur la scène. J'aurais dû faire pareil, aller dans mon texte en posant solennellement « qui suis-je ? » et débiter quelques fadaïses sur les spectres, genre « dis-moi qui tu hantes », etc. Mais que dire, de moi, qui ne hante personne – ou qui, plus justement, suis hanté par des fantômes ?

Ennui, moteur de toute action.

Quand j'ai, sillonnant le canton, recueilli les noces d'or, relaté les bals à papa, mis en page les décisions du conseil municipal, rapetassé les articles des correspondants locaux, je fais quoi de ma vie? Ce n'est pas ici qu'on marche dans les rues, cherchant à défier le hasard et à provoquer la rencontre, attendant la merveille – quêtez donc, à M***, Nadja sur le boulevard: vous en serez pour vos frais, sauf peut-être à pas d'heure, les nuits d'été, quand les pierres ressentent la chaleur du jour et prêtent aux demeures une consistance charnelle. Alors oui, parler aux murs, évoquer avec eux les passants, la cohorte des morts. À l'aube, ils revivent. Je les éveille en frôlant les façades. Compagnons de la marjolaine, chevalier du guet. Il y a des années que j'ai perdu le sommeil.

Depuis dix ans journaliste à *L'Écho du Poitou*. Ni meilleur ni pire qu'un journal de province.

Comment on en vient à s'enfouir à M***, quand on aurait pu travailler au corps nos grandes villes, leur faire cracher leurs glaires?

Effet de souche: on prétend qu'il faut être né à M*** pour accepter d'y vivre. Ce sont de ces manières de dire à l'emporte-pièce. Bien des gens vivent à M*** sans y avoir de racines. Ils ne songent pas à en partir.

C'est mon cas.

Au vrai, je ne suis pas exactement d'ailleurs non plus : j'ai mes ancrages tout près, un peu plus au nord, un gros bourg, L***. Mes parents y tenaient une boulangerie. Ils n'y tiennent plus rien : la mort est une amputation.

La grande ville ne me manque pas : nous ne sommes pas, à M***, pris aussi fortement par cette frénésie de consommation qui s'étale en zones industrielles tristement clinquantes après les faubourgs. Nous vivons à nos rythmes, assez proches de la vieille humanité : on mange, on boit, on fait l'amour ; un sou est un sou, qu'on gagne âprement – et comme on en a peu, la dépense se borne à l'essentiel.

Je pourrais, avec mon ancienneté, me faire muter à Poitiers, Niort ou Châtellerauld.

J'en écarte l'idée.

Disons-le : tout renoncement s'origine à une histoire d'amour. On peut aimer Dieu, on peut aimer une femme, un homme – on renonce toujours, on tranche dans les possibles, dès lors qu'on aime.

J'ai renoncé.

L'amour de Dieu est certainement plus durable que celui des humains.

Ce vieux quatrain :

On s'enlace,

On s'embrasse,

On s'en lasse,

On s'en passe.

Asse, comme bouillasse, filasse, vinasse, fadasse : c'est ça, l'amour des femmes et l'amour des hommes – la dépréciation quand tout est consumé, que le feu n'a plus rien à manger. Un grand froid dans la vie ; au point qu'on n'en dort plus, que dormir devient un luxe. Alors ces insomnies, où le plus léger tracas s'amplifie telle une pichenette sur une guitare. Autant se lever, marcher dans la nuit. Et penser moins douloureusement qu'on ne ferait au lit. Je pense à Nathalie – la rime amère.

Partir ? Mais ce qui retient, qui bottelle les possibles, qui les entrave, ce sont les tombes.

Oui, Nathalie est morte.

Oui, elle est morte jeune, bien plus jeune que je n'étais, nous avons dix ans d'écart.

En été, la DDE refait les routes.

Il faut dire que nos étés sont secs, c'est bien, paraît-il, pour épandre le bitume. Alors on goudronne, on gravillonne, on cylindre. On toilette jusqu'à la départementale la plus insignifiante. C'est un étalement de camions, de rouleaux compresseurs. Il y a cette odeur de nourriture trop cuite, de cuir et de vin lourd : l'épais festin, avec la sueur des hommes, leurs muscles bou-

lés sous la peau. Puis de nuit, ça repose; et ça semble inoffensif, cette langue noire grumelée de papilles. En vérité, c'est carnassier, ça rend fourbes les virages.

Elle m'avait dit: « Je vais passer la nuit chez ma mère. »

L'imbécile aura freiné brusquement, sans doute il roulait vite.

Glisser dans – j'imagine – la giclée des cailloux comme de l'eau sur les flancs d'un bateau quand il prend la lame, jusqu'à s'écraser contre le chêne.

Pas de balises pour amortir le choc; et le tronc, le brisant.

Mais combustible.

Les flammes sont montées haut dans les branches, la torche intense et droite. Je le vois, cet arbre qui brûle vers les anges. Avec la lune au-dessus, c'était une nuit de pleine lune, parfaitement calme, sans vent. Juste la fumée qui noircit l'ombre.

Puis l'explosion, les explosions successives.

Après, malgré la puissance du feu, c'est un grignotage de ce qui peut brûler, c'est la calcination régulière. Le feu, quand ça a trouvé son rythme, ça le maintient, ça marche posément. Le chêne brûlait, la voiture brûlait. Eux dedans brûlaient aussi, morts sur le coup. Un feu tranquille, sans excitation particulière; il n'a pas cherché à gagner au-delà de l'arbre et de l'auto. C'était son territoire, l'arbre et l'auto, ses limites. Il savait sa

place. Après, c'était un autre monde, un autre destin. Il n'a pas, cette nuit-là, voulu empiéter. Il s'est éteint de lui-même. Un feu discret, pas méchant pour deux sous ; un feu très humain.

On les a retrouvés tard. Ce sont de ces routes peu empruntées, loin de tout. Personne apparemment ne s'inquiétait d'eux. Même pas moi, je *la* croyais chez sa mère. Un agriculteur, qui passait par là. Son tracteur à l'arrêt sur la départementale. Il hoquette. Je l'entends toutes les nuits hoqueter.

Ils auraient pu nourrir le poncif. Partager un même corps, s'agréger l'un à l'autre, former un bloc unique, fusionner dans un baiser de houille qu'on ne puisse désunir. Mais non : chacun – lui, elle – était enfoncé, bien calé, dans son siège, après avoir du crâne percuté le pare-brise ; d'autant plus enfoncé dans son siège que la voiture s'était cabrée, modérément, contre le chêne – que les sièges, donc, retenaient les corps de tout effondrement vers la banquette arrière.

J'ai tort – puisque, autant le reconnaître, c'est moi qui orchestre tout ça, qui rapporte, comme je peux, les événements fondateurs de ce récit, puisque de tout ça, j'ai la *maîtrise*, au sens musical du terme, que je règle les voix, les organise –, j'ai tort, dis-je, de parler d'Anaïs au présent.